DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 412. 1er Mars 1914 LE NUMERO : 50 CENT.

# L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

## L'Opinion de MM. Alfred Capus, Remy de Gourmont

### ET DE QUELQUES AUTRES

Les études psychiques ont les honneurs de l'actualité, grâce au livre de Mme Bisson, si passionnément commenté, grâce aussi à l'incident opportun de la somnambule de Nancy, dans l'affaire Cadiou. Les grands quotidiens daignent leur consacrer quelques colonnes où l'ironie habituelle se mêle à l'ignorance d'usage.

Quand, parmi les profanes ou les indifférents, on disserte de phénomènes psychiques, on ne manque jamais de les ramener à deux ou trois types exclusifs : les tables tournantes, l'évocation des morts et la lecture dans le marc de café, et l'on rappelle avec un sourire entendu la scène classique du vaudeville : deux bourgeois, engoncés en leur robe de chambre et isolés dans une obscurité propice aux mystifications qui s'écrient d'une voix caverneuse : *Esprit, es-tu là?* A moins que l'on ne chantonne les couplets de la *Dame Blanche* ou ceux du père Gaspard dans les *Cloches de Corneville*. Quant à nous, l'on nous considère comme les descendants directs de ces alchimistes d'autrefois qui poursuivaient la recherche du grand œuvre, en de sombres laboratoires dont les murs s'adornaient d'un crâne luisant et d'une chouette crucifiée.

Ajoutons à cela les souvenirs de médiums pris en faute, la gifle donnée à Francisque Sarcey en un cénacle spirite et c'est grâce à ces trois ou quatre idées simplistes que l'on nous juge. Quand, par hasard, une voix autorisée ose se faire entendre, celle de quelque savant que ne jugule pas le respect humain, aussitôt ce sont des exclamations indignées : « Où allons-nous si les savants s'en mêlent... superstitions ridicules!... A notre époque!... », etc. Voilà le thème sur lequel on brode.

Une autre erreur capitale consiste à nommer indistinctement *spirites* tous ceux qui s'adonnent à l'étude des phénomènes méta ou parapsychiques. Tous, sans exception, d'après la croyance commune, nous évoquons les morts et nous complaisons à communiquer avec l'Au-delà. L'ingénuité et la persistance de pareilles croyances ont quelque chose de touchant et quand il nous arrive d'exposer l'état de nos recherches à certaines personnes non initiées, elles semblent profondément étonnées de découvrir en nous des esprits prudents, logiques et réfléchis.

Deux hommes de talent, MM. Alfred Capus, dans le *Figaro* et Remy de Gourmont dans la *Dépêche*, nous ont consacré récemment une chronique et comme ils résument assez en leurs deux personnes les opinions courantes de nos habituels détracteurs, il nous semble opportun de les commenter à notre tour.

M. Alfred Capus, quand il critique, garde toujours le sourire sur les lèvres et son scepticisme est aimable. Il possède l'art d'accommoder avec esprit les restes du lieu commun. Chroniqueur il reste homme de théâtre et la scène de vaudeville que je rappelais plus haut lui a laissé sa profonde empreinte. Il a de ces phrases ironiques qui sont de la bonne facture classique : « Lorsqu'une somnambule extra-lucide prédit dans la même journée à dix bonnes du quartier, qu'elle rencontreront un jeune homme brun ou qu'un vieux monsieur leur voudra du bien... etc. » Toutefois, son article n'est pas tout ironie ; au

contraire, il me semble y discerner une vague inquiétude et sur la trame des propos plaisants, je vois se dessiner, comme la double spirale d'un grand point d'interrogation. Il raille, mais tout en constatant que les sceptiques se font plus rares et ses regrets ne sont pas sans quelque mélancolie : « Il ne faut pas se dissimuler, dit-il, qu'on passe aujourd'hui pour un petit esprit si l'on ne se montre pas extrêmement respectueux des médiums, des somnambules, de l'ésotérisme et de toutes les manifestations de l'au-delà. Au moindre doute que l'on élève, on a l'air de M. Homais et la mode depuis quelques années n'est plus au scepticisme en ces matières. » Et après avoir constaté que les somnambules *extra-lucides* (c'est ce qualificatif qui le ravit) jouent un rôle de plus en plus grand dans la société, il déplore que la superstition des milieux populaires et mondains ait dépassé la leur. Mais savez-vous à quoi M. Capus attribue le progrès de la superstition? *Au Cinéma* ! « Le Cinéma à l'état aigu et truqué par l'industrialisme et non pas en tant que prodige du génie humain, correspond au roman policier, aux manchettes sensationnelles des journaux, au théâtre criard et précipité, à l'intervention des somnambules dans l'histoire du crime, à l'abus des médiums, au besoin impérieux de tant de jeunes femmes de connaître leur avenir par les lignes de la main et à toute cette débauche d'émotion sur fond de tristesse qui caractérise a vie intense. » Je l'avoue humblement à M. Capus, je n'ai pas encore compris.

M. Alfred Capus, cependant, se rend compte que ce n'est pas avec de simples plaisanteries qu'on peut traiter de pareilles questions et alors il produit une objection plus sérieuse. Vous me faites observer, dit-il, que nous vivons environnés de mystère et qu'il est d'un misérable esprit de nier tous les phénomènes surnaturels ; sans doute, et je nie pas le mystère, mais c'est précisément parce qu'il existe un mystère, qu'il est nuisible de s'en servir pour troubler nos définitions de la vertu, de la beauté, de la justice, de la science pour les troubler sans leur en substituer de plus claires et de plus nobles : « Vous prétendez avec l'aide d'un médium, pouvoir changer les lois de la pesanteur, faire se soulever une table à plusieurs mètres de haut, ou bien promener sur des visages des mains glacées de spectres ! Vous en êtes certains, vous avez senti le frôlement des doigts, vous avez vu un vase de fleurs quitter de soi-même la cheminée et venir se poser sur une armoire. Vous n'admettez pas qu'on le nie. Evidemment ; mais vous, dans la vie de chaque jour, vous conduisez-vous comme si de pareils phénomènes étaient possibles? Non, vous vivez, à moins d'être fou, sous le régime des lois de la pesanteur et de la non intervention des spectres. Le mystère qui vous entoure n'a aucune influence ni sur votre esprit, ni sur vos sens. En exagérer l'importance dans la vie humaine, c'est un pur jeu d'imagination indigne de s'associer à une métaphysique ou à une philosophie. »

En vérité, voilà une singulière façon de raisonner. Ainsi, quand nous découvrons un phénomène nouveau qui semble aller à l'encontre des lois scientifiques (toutes provisoires d'ailleurs), nous devons nous arrêter, sous le prétexte qu'il ne faut pas troubler les idées que nous considérons comme définitives. Curie eût dû cesser d'étudier le radium, parce que ce corps nouveau allait bouleverser certains dogmes scientifiques, celui de la constitution de la matière par exemple ou le « Rien ne se crée, rien ne se perd »? Et puis, je ne vois pas en quoi s'il était établi un jour que des cerveaux communiquent télépathiquement entre eux ou qu'il émane du corps humain certaines radiations particulières prenant telle ou telle forme, je ne vois pas en quoi cela serait susceptible de modifier nos idées sur la vertu, la justice ou la beauté. *Non valet argumentum.* Et comment M. Capus ne voit-il pas qu'il y a une distinction essentielle à faire entre certains phénomènes comme entre certains esprits appliqués à leur étude et que persister à confondre les uns et les autres est un procédé qui confine à la mauvaise foi. De ce qu'il y a des écervelés qui sont la proie de toutes les superstitions et de toutes les fraudes, s'ensuit-il que toute recherche psychique sérieuse soit à jamais interdite.

Avec M. Remy de Gourmont, le ton devient plus véhément et l'adversaire qui surgit est de ceux avec lesquels on ne sourit plus. M. de Gourmont est très représentatif d'une époque et d'un

certain cycle d'idées. Anticlérical, antimilitariste (c'est lui qui n'aurait pas sacrifié un petit doigt de sa main à la Patrie, parce que ce petit doigt lui servait à faire choir la cendre de sa cigarette), matérialiste cela va sans dire, mais écrivain de beaucoup de talent, habile aux paradoxes, terrible contempteur de tous les Joseph Prud'homme, c'est l'intellectuel-type de notre siècle d'incroyance, d'athéisme et d'orgueilleuse foi en la science. Nous ne devons pas être étonné de le trouver parmi les négateurs de nos idées spiritualistes. Pour lui, de toute évidence, ceux qui croient à la possibilité d'une matérialisation sont des faibles d'esprit. Mais le ton employé, dans la bouche d'un homme qui se prétend affranchi de tout préjugé de pensée ne laisse pas que d'être plaisant. Voici l'exorde de son article intitulé : « Les Fantômes » : « Il y aurait de quoi déconsidérer une nation à tout jamais, s'il était juste de la rendre solidaire de l'aberration de quelques-uns. De quoi s'occupe Paris au début de cette année 1914, de quoi s'occupe la France. De fantômes.

« La question est de savoir si les morts ne sont pas morts, s'ils peuvent revenir sur terre, se manifester sous la forme de légendaires fantômes (on le voit, c'est toujours la même agaçante confusion que j'ai signalée plus haut). Les uns affirment, les autres nient, mais, ce qui est plus grave, quelques-uns doutent, car parmi ces quelques-uns, il se rencontre des hommes qui, en d'autres domaines, ont fait figure de personnes intelligentes. Faiblesse de l'organisation humaine, on a vu des savants destinés à des découvertes capitales dans le domaine physiologique se demander s'il n'était pas possible d'admettre ce que les spirites nomment des matérialisations, c'est-à-dire la formation spontanée d'un corps humain tout organisé, d'un corps adulte qui n'aurait pas été généré, qui aurait surgi de l'air ambiant, comme Adam sortait de la terre sous les mains de Jehovah et plus miraculeusement encore, si l'on peut dire ! C'est inimaginable, mais cela est ».

M. de Gourmont rappelle qu'il railla jadis M. R. (pourquoi cette initiale qui désigne clairement l'éminent M. Charles Richet), à l'occasion des phénomènes de la villa Carmen, à Alger. Ayant ensuite raconté à sa façon, toute fantaisiste, les prétendues fraudes qui s'y passèrent, il rapporte — comme si la démonstration en était acquise — les tromperies supposées du médium Eva. Il annonce avec joie que M. Dicksonn s'est mis à l'œuvre pour convaincre Eva de supercherie (On attend encore la démonstration de M. Dicksonn) et s'écrie en manière de péroraison : « Pour conclure, je dirai seulement que je trouve navrantes toutes ces histoires et qu'elles ne donnent pas une très belle idée de l'intelligence humaine. »

Evidemment, M. Charles Richet ne s'est pas trop mal trouvé des railleries de M. de Gourmont. La « faiblesse de son organisation » mentale ne l'a pas empêché de découvrir le phénomène de l'anaphylaxie et successivement le prix Nobel, un siège à l'Académie des sciences et la croix de commandeur de la Légion d'honneur sont venus démontrer qu'on ne le considérait pas comme définitivement tombé en enfance.

Je dirai même que, depuis le temps où, presque seul, en compagnie de quelques rares esprits indépendants, M. Charles Richet aiguillait la sagacité de son esprit vers les phénomènes psychiques, le nombre des intelligences d'élite que les mêmes phénomènes ont attirées, s'est sensiblement accru. Depuis, nous avons eu le livre de Maeterlinck sur « la Mort » et M. Bergson a présidé la Société des recherches psychiques de Londres.

Au fond de ces querelles, il y a la vieille, l'Eternelle lutte entre le matérialisme et l'idéalisme. Il y a quelque quarante ou cinquante ans, on a cru le spiritualisme définitivement enterré. La science paraissait triompher de ce qu'on appelait « les antiques superstitions ». Avec quelle frénésie, on agitait le scalpel, la loupe et la balance. Nous avons connu le : « Je ne trouve pas l'âme sous mon scalpel », et la pensée « secrétion du cerveau » et autres dogmes matérialistes où se complaisent encore aujourd'hui les primaires attardés. A cette époque Berthelot se faisait fort de recréer le souffle de vie. Le génial Villiers de l'Isle-Adam concevait l'Eve future. La génération spontanée, le Darwinisme tout récent, les conquêtes de la méthode expérimentale, tout

cela troublait bien des cervelles. On proclamait l'infaillibilité de la Science, on la substituait même à la Religion. Oh! ce fut une belle époque pour les esprits dits forts.

Malgré tout, il en résultait comme une atmosphère d'oppression. Cette belle conception aryenne de l'âme indépendante du corps, maîtresse de lui et immortelle, celle du libre arbitre en face du déterminisme et les consolantes promesses du paradis chrétien, était-ce donc fini?

Mais après un instant de silence angoissé, une voix éloquente s'éleva. Il y a quelque vingt ans — cet événement est présent à ma mémoire, car c'est un des beaux souvenirs de mon adolescence — Ferdinand Brunetière vint à Besançon, vieille ville universitaire, capitale de cette Franche-Comté où l'on conserve un solide bon sens et dans une salle de cirque, en présence de trois mille jeunes gens frémissants, il donna sa fameuse conférence sur « La Renaissance de l'Idéalisme ». O stupeur! un homme osait proclamer la *faillite de la science*, il se permettait de battre en brèche les dogmes de la religion nouvelle. Que de croassements dans les mares matérialistes.

Mais depuis ... oh! depuis, l'idée a fait du chemin. La génération d'aujourd'hui ne reconnaît plus celle d'hier. On commence à ne plus bien comprendre M. de Gourmont, qui parle le langage d'un autre temps.

Depuis, que de coups de sape dans la sacro-sainte science. Que de lois péniblement échafaudées et crues immuables qui se révèlent comme des édifices provisoires et caducs, soumises aux contingences terrestres. Sans doute, la science construit toujours, mais avec plus de modestie, sachant que les matériaux dont elle use sont fragiles et périssables. Elle doit se résoudre à n'être qu'une succession d'hypothèses qui vivent au jour le jour.

Mais alors, M. de Gourmont voudra bien nous concéder que nous avons quelque raison de ne pas rejeter *à priori* des phénomènes, par la seule raison qu'ils ne sont pas en accord avec les données actuelles de la science. Non, il n'y a pas de phénomènes, au sujet desquels, selon sa propre expression empruntée au jargon parlementaire, on doive poser la question préalable. Ou ces phénomènes sont ou ne sont pas. S'ils ont une existence réelle, aucune raison valable ne peut s'opposer à ce qu'ils deviennent un objet d'étude; s'ils sont imaginaires, qu'on daigne en disputer avec nous de bonne foi, et sans nous considérer comme des illuminés.

Nous ne sommes pas des rétrogrades et nos liens avec les sciences occultes du passé ne sont qu'apparents. Nous croyons être au contraire des précurseurs. Coureurs d'avant-garde, nous éclairons la route qui s'ouvre à travers les brousses mystérieuses. Les rêves que nous faisons seront demain des réalités. Et quelles merveilleuses perspectives nos recherches n'ouvrent-elles pas!

Concevez-vous que demain, peut-être, à travers les océans, sans souci du temps et de l'espace et sans le secours d'aucun langage humain, deux cerveaux puissent se communiquer leurs pensées? — Concevez-vous qu'on puisse lire comme dans un livre ouvert dans la pensée la plus fermée, celle de l'hypocrite ou celle du criminel? Concevez-vous qu'on puisse capter, diriger, régulariser cette force nerveuse qui s'évade de notre corps et s'irradie autour de nous en ondes infinies et qu'on puisse acquérir par là de merveilleux moyens de guérison. L'hystérie et l'épilepsie, actuellement incurables, parce qu'incompréhensibles, n'est-ce pas nos études qui en feront découvrir l'énigme? Pourquoi notre corps et notre sang ne seraient-ils pas radio-actifs, puisque la radio-activité semble la propriété commune de toute matière.

Mais je n'ai pas l'intention de pousser plus loin ma démonstration. J'espère avoir emmené mes lecteurs loin des terres basses où l'on veut nous confiner et avoir convaincu nos contradicteurs qu'il y a autre chose parmi nous que des fantoches attachés à des sornettes.

R. FARAL.

---

**Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien adresser de suite le montant du renouvellement en un mandat ou bon de poste à M. l'Administrateur de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 15, rue de Verneuil, afin de ne subir aucun retard dans le service de la Revue.**

# LES FAITS DU JOUR

## *A Alzonne, les prodiges continuent.*

On se rappelle les événements d'Alzonne, ce petit bourg de l'Aude, à quinze kilomètres environ de Carcassonne où, le 26 juin 1913, trois fillettes, Marie Flouret, Augusta Cathary et Marie-Jeanne Claret, âgées de huit et dix ans, ont eu la vision, sur les bords d'un petit cours d'eau : le Fresquel, au gué d'Arzens, de la Vierge Marie, portant une couronne de roses blanches et près de laquelle se posait un cygne d'une éclatante blancheur.

*L'Echo du Merveilleux* a, en leur temps, relaté ces faits (1), mais tacitement d'accord avec les journaux et revues catholiques, il avait décidé de garder le silence sur des phénomènes suspects et que les publications anticléricales semblaient vouloir exploiter contre la religion catholique.

Aujourd'hui, après plusieurs mois d'épreuve et de silence, les faits d'Alzonne semblent devoir s'imposer de nouveau à notre attention. Ces faits n'ont fait que fleurir et s'amplifier et l'on se trouve aujourd'hui en présence d'une abondante moisson de prodiges, sur lesquels il n'est plus permis de se taire. Il est bien entendu d'ailleurs que nous désirons rester dans notre rôle d'informateurs, sans nous prononcer sur le caractère divin ou diabolique de ces phénomènes. Modestes « reporters », nous raconterons simplement les faits, les déclarations des témoins et d'autres que nous concluront.

Actuellement ce ne sont plus trois fillettes seulement qui ont eu des apparitions, mais on compte plus de *cent cinquante* personnes qui prétendent avoir vu des figures célestes et avoir reçu des révélations orales. Il y aurait donc, au point de vue des visions collectives, une certaine analogie entre les faits d'Alzonne et les faits de Tilly.

Parmi les visionnaires, on ne compte pas seulement des enfants, mais des personnes de tout âge et de tout sexe. D'autre part, il y aurait pluralité d'apparitions. Seraient apparus non seulement la Sainte Vierge qui se dit Notre-Dame des Armées, mais Jeanne d'Arc, saint Michel, saint Louis, Charlemagne, Clovis, sainte Mathilde, sainte Marguerite, sainte Geneviève, Blanche de Castille et la Bienheureuse Imelda.

(1) Consulter les numéros des 1er août, 15 août, 1er et 15 septembre 1913.

Certains des visionnaires auraient reçu des révélations particulièrement émouvantes. C'est ainsi que Marie Jambert annonce *une guerre très prochaine*, dont elle sait la date, mais qu'elle dit ne pouvoir révéler. Quatre autres personnes, Marie Perramond, Henriette Jambert et deux autres qui ne veulent pas se faire connaître sont dépositaires du même secret.

Voici, d'autre part, une déclaration faite le 29 octobre 1913 par Marie Perramond : « Tiens, je vois le Sacré-Cœur ; il tient un papier de la main droite. Maintenant, je vois un buste habillé en prêtre, un col noir bordé de blanc, de profil, regardant le Sacré-Cœur. Il a une croix blanche tenue à la boutonnière. Sur ce buste est écrit : « Monseigneur Henri-Félix de Valois, roi du Sacré-Cœur ». Je vois toutes les saintes, le Sacré-Cœur y est toujours avec le buste ».

Une autre déclaration de Marie Perramond et d'Henriette Jambert, du lundi 10 novembre 1913, relate les mêmes prophéties, en des termes analogues : « Je vois la Sainte Vierge qui donne cet écrit : « Tu peux dire cela à tout le peuple. Oui ! rassurez-vous qu'il y aura la guerre, une guerre courte et sanglante. Après cela, une révolution, plusieurs autres fléaux. Après cela, changement de gouvernement. Un roi montera sur le trône (1) ».

Nous bornons là aujourd'hui nos citations. Nous avons chargé un de nos correspondants de se livrer à une enquête approfondie et impartiale sur ces événements extraordinaires. Les nombreux lecteurs qui se sont intéressés aux faits de Tilly feront bien de suivre assidûment nos articles.



## *La Somnambule de Nancy fait encore parler d'elle*

Nos lecteurs ont certainement suivi avec beaucoup de curiosité les vicissitudes de la mystérieuse affaire Cadiou, où les révélations de la somnambule de Nancy ont apporté un élément imprévu.

Bien entendu, les magistrats sont sceptiques et ne veulent pas admettre que Mme Camille Hoffmann et Mme Saimpy aient dit vrai et notre étonnement a été grand de ne pas voir la justice se transporter solennellement chez Mme Camille pour y opérer une perquisition.

Mais comme pour venir confirmer son premier succès, voici qu'on signale un nouvel exploit à l'actif de Mme Camille. La nouvelle, cette fois, nous vient de

(1) Citations extraites de la *Revue des catholiques de France*, à Toulouse.

Mâcon. Dans la nuit du 7 au 8 décembre, un sieur Charles Chapeland, âgé de 24 ans, commis des postes à Mâcon, et demeurant rue Rambuteau, était disparu. La famille avait fait opérer des recherches immédiates et l'on avait découvert le chapeau du disparu sur les bords de la Saône, en un lieu où la ligne de Mâcon



LA SOMNAMBULE DE NANCY

à Genève franchit le fleuve sur un pont. De là à conclure à une immersion, il n'y avait qu'un pas. Aussi sonda-t-on les eaux tout le long des rives, mais en vain. Sur ces entrefaites survinrent les fortes gelées de janvier, puis une crue importante, et l'on dut abandonner les recherches.

Au moment où l'on apprit les faits de Nancy, un membre de la famille eut l'idée de se rendre auprès de Mme Camille, cela le 9 février, par conséquent deux mois après la disparition.

La voyante, mise en état d'hypnose, déclara que Charles Chapeland s'était suicidé en se jetant dans la Saône et que le corps se trouvait actuellement dans le fleuve, en un endroit déterminé, près de Lyon, ajoutant que, d'ailleurs, le corps remonterait à la surface de l'eau cinq jours après. Et en effet, cinq jours après, le 14 février, le cadavre de Chapeland fut repêché à Cormoranche, au lieu même désigné par la somnambule.

## *A Fougères-sur-Bièvre encore une maison hantée*

Est-ce vrai, est-ce faux? S'agit-il d'un mauvais plaisant ? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Fougères-sur-Bièvre est un charmant village de quelques centaines d'habitants, situé non loin de Blois. Sur la route de Feings, à l'extrémité du bourg, se trouve une maison habitée par un sieur Prouteau, géomètre expert, sa femme, son gendre et son petit-fils, ce dernier âgé de douze ans. Depuis qu'ils occupent un appartement au rez-de-chaussée, c'est-à-dire depuis deux mois, des faits étranges se répètent matin et soir. La maison tremble, les vitres et les cloisons résonnent de coups violents, les rideaux s'agitent. Un bruit de tonnerre se fait entendre qui se répercute au loin. Tous les Fougérois sont en émoi. Les bruits et les phnéomènes se produisent entre 4 heures et 7 heures du matin et vers 8 h. 1/2 du soir. Comme d'usage, la gendarmerie enquête, mais ne découvre rien. M. Prouteau, qui n'est pas superstitieux, ne sait à quel saint se vouer. Un incident amusant s'est produit il y a une dizaine de jours. Un certain nombre de personnes ayant envahi la maison, l'une d'elles s'écria, au moment où un coup était frappé dans la cloison : « Dis donc, le « Cognard », toi qui es malin, combien coûte un litre de vin ». Et aussitôt, en réponse, douze coups retentirent dans la cloison ; douze coups, douze sous.

Les faits sont-ils sérieux? C'est ce que nous ne pouvons dire ; seule une enquête sur place nous édifierait.



## *Un cas de télépathie*

Les journaux nous ont appris qu'un certain M. Sigali, négociant à Leipzig, avait été tué par un nommé Wolff, au cours d'une promenade en automobile aux environs de Menton, et que le meurtrier, arrêté, avait été incarcéré à Nice.

Les parents de Wolff, gens honorables, furent désespérés à l'annonce de cette affreuse nouvelle, et Mme Wolff mère se suicida.

Or, Wolff, pendant la nuit qui suivit le suicide, se réveilla brusquement, en proie à de terribles hallucinations, et réveilla les gardiens, en s'écriant : « Maman est morte. » Depuis, le détenu semble atteint d'aliénation mentale.

Wolff n'avait été prévenu par personne de la mort de sa mère et l'on attribue la connaissance qu'il en a eue à un cas de télépathie.

# Une Conférence de Gargam [1]

Nos lecteurs connaissent tous la définition du « Merveilleux » telle que l'a formulée le très regretté Gaston Mery, non seulement à la fondation de l'*Echo du Merveilleux*, mais encore toutes les fois qu'il fut nécessaire de préciser le but de nos études.

« Un fait est pour nous merveilleux — disait Gaston Mery — lorsqu'il offre les *apparences* de l'extranaturel.

« Nous classons les faits de cette sorte en deux catégories. Les uns sont *inexpliqués*, la science étant actuellement impuissante à déterminer les causes qui les ont provoqués, bien qu'ils ne soient pas en contradiction avec les lois connues de la nature.

« Les autres sont *inexplicables*, parce qu'ils sont en opposition avec ces lois et ne semblent avoir leur source que dans des influences de l'au-delà. »

En d'autres termes, nous admettons l'existence d'un merveilleux *relatif* et celle d'un merveilleux *absolu*..

Les manifestations appartenant à la première catégorie sont assez nombreuses et assez variées pour que tout homme, un tant soit peu intéressé par ce genre d'études, ait eu l'occasion d'en constater personnellement quelques-unes.

Quant à celles qui ressortissent du merveilleux absolu, elles émanent d'un plan si différent du plan naturel, connu ou inexploré, que l'on n'ose en parler qu'avec mille réserves, gardiennes subtiles du respect humain.

Et pourtant, c'est bien là le vrai merveilleux, le merveilleux supérieur, sans diablerie, sans obscurité énervante, sans polémiques stériles. Mais ses manifestations ne peuvent être appelées que d'un seul nom, qui n'a pas de synonyme, qui ne se prête pas à la périphrase... et qui fait peur : ce sont des miracles.

Or, pour avouer sa croyance en l'authenticité d'un miracle, il faut avoir la Foi (avec un F), ou, comme Thomas Dydyme, *avoir vu*.

J'ai vu.

Je n'ai pas assisté aux péripéties, très courtes, d'ailleurs, et très précipitées, du miracle lui-même.

Mais j'ai vu l'homme qui en fut l'objet et je l'ai entendu parler. C'est tout un.

J'ai vu Gargam, je puis dire que j'ai vu un miracle.

Oh! je sais bien que cette déclaration peut provoquer un sourire — le sourire de l'esprit fort — et donner lieu à la réédition d'une aimable plaisanterie. Mais des milliers de personnalités ont vu Gargam avant moi. Des centaines de médecins ont étudié son cas. Et tous, croyants et incroyants, se sont accordés à affirmer que le doute n'est pas permis : une Force, la Force par excellence, a, dans son cas, déterminé un mouvement qu'aucune force naturelle n'a jamais produit, le mouvement rétrograde de la Mort à la Vie, de la tombe à la lumière.

D'ailleurs, voici les faits dépouillés de tous détails circonstanciels :

Le 17 décembre 1899, le train rapide qui part de Bordeaux pour Paris à 10 h. 1/2 du soir, fut rejoint dans la courbe de Livernant, à quelques kilomètres d'Angoulême, par l'express partant de Bordeaux dix minutes plus tard.

Le choc fut terrible, la vitesse du second train étant de 80 kilomètres à l'heure.

Gabriel Gargam, qui s'acquittait de ses fonctions de commis ambulant des postes dans le premier train, fut projeté à vingt mètres de la voie ferrée et retrouvé dans la neige le lendemain matin vers 7 heures.

Transporté à l'hôpital d'Angoulême, Gargam y agonise après vingt mois de souffrances indicibles, lorsque sa mère parvient à lui faire accepter d'entreprendre le voyage de Lourdes.

Etendu sur un brancard, il assiste inerte de corps et d'esprit, à la procession du Saint-Sacrement.

Au moment précis du passage de l'Ostensoir, le moribond surgit de son grabat et fait quelques pas pour suivre la procession.

Il était guéri.

***

Tel est le fait dans sa brutale simplicité.

Voici maintenant quelques détails indispensables, dont des centaines de témoins appartenant à toutes les classes sociales pourraient affirmer l'authenticité sous la foi du serment.

Pendant les vingt mois de sa maladie, Gargam ne fit pas un mouvement. Pour toute nourriture, il ingérait quotidiennement un peu de bouillon au moyen d'une sonde œsophagienne.

Toute la partie inférieure de son corps, depuis le bassin, était radicalement morte. Les articulations étaient nouées, les muscles n'existaient plus; suprême évolution, la gangrène (asphyxie des extrémités), avait envahi ses pieds et commençait son œuvre pu-

---

(1) Les limites de cet article m'empêchent de donner un compte rendu complet de l'inoubliable séance à laquelle j'eus le bonheur d'assister le 17 février dernier dans la salle des Fêtes paroissiales d'Ermont. Toutefois, je me fais un devoir de remercier ici M. le Curé de l'accueil qui me fut réservé en tant que rédacteur à l'*Echo du Merveilleux*. J'aurais voulu parler aussi de Mlle Levêque, cette autre grande « miraculée » qui nous fut présentée à la même séance, mais la place me fait défaut.

tréflante. La chair avait noirci et le pus jaillissait au moindre contact.

L'homme était si bien condamné, que la Compagnie d'Orléans, responsable de la catastrophe, avait proposé de payer à Gargam une rente viagère considérable.

— Vous pouvez aller jusqu'à 20.000 (vingt-mille) francs, avait conseillé l'agent commercial de la Compagnie à Angoulême.

Ce qui signifiait clairement que le bénéficiaire n'aurait pas à percevoir de nombreux trimestres d'arrérages... Un tout au plus.

***

Mais voici Gargam.

Dans la salle des fêtes paroissiales d'Ermont, plus de trois cents personnes attendent son arrivée.

Un murmure de sympathique, d'affectueuse admiration salue son entrée en scène. Il y a même un peu d'étonnement, comme une sorte de surprise, dans cette manifestation des sentiments du public.

On s'attendait à voir un homme quelque peu fatigué, conservant dans son attitude l'ineffaçable trace du délâbrement intérieur. Vingt mois entre la vie et la mort, beaucoup plus près de la mort que de la vie, creusent des rides, voûtent la charpente, ternissent l'éclat du regard... On reconnait un « rescapé » entre mille autres hommes, et les mois de souffrances ajoutent toujours autant d'années vieillissantes à l'âge déjà mûr du patient. Et Gargam a maintenant plus de quarante-deux ans.

Non.

C'est un homme jeune, grand, droit, vigoureux, de fière attitude, de physionomie captivante. Tous les regards sont invinciblement attirés vers lui et ne s'en détachent plus, tant la force et la vie sont rayonnantes dans ce beau corps d'homme qui n'est là — tous le savent — qu'en vertu d'une extraordinaire permission.

Il supporte simplement, avec un calme souriant, cet examen persistant. Il s'offre aux regards avec une joie manifeste. On sent que toute sa personne, corps et âme, ne lui appartient plus et qu'il n'en dispose que pour s'acquitter d'une dette sacrée.

Et parfois, dans ses yeux clairs et bleus de Breton de pure race, passe comme un reflet de l'éblouissement intérieur qui l'a fait surgir de la tombe, il y a quelque treize ans.

Il parle avec son âme, avec toute la reconnaissance infinie de son cœur bien né.

Inlassablement, il raconte sa merveilleuse histoire, tout au long, en apôtre qui a *vu* et surtout qui a *ressenti*. Combien de fois l'a-t-il déjà fait ce récit? Des centaines.

Il revient du Canada où, en trente-trois conférences, il a dit et redit les mêmes faits, les mêmes détails, avec la même ardeur.

Et pourtant, il ne récite pas. Son travail intérieur, l'effort de sa pensée sont concentrés sur un seul objet : revivre heure par heure, minute par minute, cette période de vingt mois de souffrances et de désespérance, pour arriver à l'inexprimable minute de sa délivrance et de sa résurrection.

Mais, à certains points de sa vivante narration, sa voix fléchit un peu, ses regards s'immobilisent et semblent se fixer sur un invisible point de l'espace : c'est comme une prière qui s'échappe de ses lèvres, une mâle prière de reconnaissance et d'amour, et je vous jure que nul n'a l'idée de sourire lorsque cet homme fort baisse un peu le ton de son verbe pour prononcer ces mots : la Bonne Mère de Lourdes et le Très Saint-Sacrement...

***

Certes, je ne referai pas son récit. Je n'ai fait qu'en noter les détails inédits, les passages les plus vibrants, les faits les plus merveilleux.

Aussi bien, tout est merveilleux dans cette histoire. On ne peut manquer de constater en toute bonne foi que tout s'est passé comme si les scènes de ce drame avaient été minutieusement préparées pour aboutir à l'apothéose finale.

Tenez, voici le prologue. Il met en singulier relief des *coïncidences* qui n'ont pas été soulignées dans les livres nombreux traitant des miracles de Lourdes.

Gargam est né et a été élevé à Angoulême. Son père, officier de marine, était en service à la fonderie de Ruelle.

Or, c'est à quelques kilomètres d'Angoulême que se produisit la catastrophe. C'est à l'hôpital d'Angoulême que le corps meurtri de Gargam fut transporté.

L'hôpital d'Angoulême est situé presqu'en face du lycée où Gargam a fait toutes ses études.

L'aumônier du lycée, à la date de l'accident, était encore celui qui lui fit faire sa Première Communion. Aussi, dès qu'il eût connaissance de la catastrophe de Livernant, l'abbé s'empressa-t-il d'aller voir son ancien élève.

Et Gargam a bien saisi l'importance de toutes ces coïncidences voulues, car il insiste sur cette Première Communion qu'il a faite en d'excellentes conditions, mais qui fut peut-être son dernier acte de foi avant celui qui précéda de quelques heures sa miraculeuse guérison.

*Car Gargam n'avait plus la foi.* Certes, il n'était pas animé de ces sentiments d'anticléricalisme qui vous jaugent un homme et vous classent un conseiller municipal, mais son âme avait été envahie par une indifférence totale qui ne laissait aucune place au moindre sentiment religieux.

En honnête homme qui ne sait pas feindre, Gargam déclare à son ancien aumônier qu'il ne croit

plus et le prêtre renonce momentanément à ranimer les quelques lueurs qui couvent peut-être quand même dans le tréfonds de sa conscience.

Et pendant vingt mois, Gargam gît sur un lit d'hôpital, sans faire un mouvement, sans prendre de nourriture, énigme pour les vingt médecins qui, successivement, s'occupent de lui. Ces vingt hommes de l'art se sont penchés sur son chevet, les uns pour tenter de procurer au malade un soulagement passager, les autres par curiosité scientifique, les derniers pour renseigner la Compagnie d'Orléans sur le temps qu'elle aura à verser la pension que les tribunaux l'ont condamnée à payer à sa victime. Tous sont d'accord sur ce point : Gargam va mourir, il devrait logiquement être mort, ce n'est plus qu'une question de jours, d'heures peut-être, car la gangrène ronge ses extrémités... Détail amusant : « Enfin, un docteur parla de m'expédier à Paris pour me faire scier la colonne vertébrale. Comme on avait fait toutes les suppositions sur mon état, il n'en restait qu'une à formuler. Mais elle était difficile à vérifier. On se demanda s'il n'existait pas quelque part dans mon épine dorsale de la compression médullaire. Pour s'en rendre compte, il fallait pratiquer des *incisions dans les vertèbres et regarder par les fenêtres*. Il paraît que l'opération ne pouvait être faite qu'à Paris... Or, j'ai remarqué que lorsqu'un enfant ouvre le ventre de sa poupée pour voir ce qu'il y a dedans, c'est que la poupée a cessé de l'intéresser. Vous comprenez, on en avait assez à Angoulême de ce moribond récalcitrant qui ne voulait ni vivre ni mourir... »

Et c'est une des raisons qui décidèrent Gargam à consentir au voyage de Lourdes. « Et puis, il y en avait une autre, ajoute-t-il... Ma mère me suppliait depuis longtemps de me laisser emmener. Elle pleura... et vous devez connaître la puissance des larmes d'une mère. »

Il part, sans avoir cette foi salvatrice que les incroyants considèrent comme la seule puissance capable d'opérer des miracles. Il part en si piteux état, que les bonnes âmes sensibles gémissent sur le sort du moribond auquel on impose cruellement les horribles fatigues d'un voyage. En parlant de ces cœurs compatissants à l'excès, Gargam déclare :

« Ils auraient jeté des pierres à ma mère. »

En homme consciencieux, qui ne veut pas faire les choses à demi, il a consenti à communier, toujours sans conviction, sans espérance au cœur. Et il arrive à Lourdes sur son brancard de douleur. Que dis-je? Il ne souffre même plus, c'est le coma précurseur, cette « répétition » de la mort prochaine. Malgré tout, il consent à communier en arrivant à la Grotte, et là nous assistons à la première merveille, disons au premier miracle dont cet élu fut favorisé.

La communion? Une parcelle d'hostie noyée dans une cuillerée d'eau fraîche. On lui glisse cette préparation sacrée entre les lèvres :

« A peine le contact fut-il établi entre mon palais et l'hostie qu'une ardeur de prières me dévora subitement. Je voulais prier, prier encore et je ne le pouvais. Des larmes jaillirent de mes paupières. Un éblouissement intérieur m'embrasa. Oh! quelle sensation! Je croyais! sans avoir rien fait pour croire; je croyais, je sentais mon âme s'élancer vers Dieu, vers la bonne Mère de Lourdes. Bien souvent, j'ai tenté de retrouver cette extase mystique que je ne puis définir. Je me suis abîmé pendant des heures, à genoux sur les dalles de la Grotte, mais jamais, jamais, je n'ai pu retrouver cet élan suprême vers le ciel. »

Il convient de remarquer, qu'ainsi que nous l'écrivions plus haut, tout a été magnifiquement ordonné, préparé, dans ce double miracle.

La première phase, la plus surprenante aussi, c'est cette conversion inattendue, non demandée par l'intéressé lui-même... Mais autour de lui, quelle magnifique couronne de prières! A Orthez, on prie pour lui dans un couvent; à Angoulême, la supérieure des Sœurs de l'hôpital prie encore pour sa guérison morale et physique; à Lourdes, c'est sa mère, cette admirable mère dont la foi sans défaillance va recevoir tout à l'heure une magnifique récompense.

Et voici la seconde partie du miracle, celle qui a pour effet la résurrection de Gargam. Il expose ainsi les faits :

« L'après-midi de ce jour à jamais béni, j'étais dans un tel état de prostration, que mon entourage hésitait à me faire assister à la procession.

« Etendu sur mon brancard, les yeux clos, les traits tirés comme ceux d'un cadavre, sans respiration, sans mouvement, j'étais vraiment aux portes de la mort. On voulut mettre ma civière à l'écart, pour ne pas impressionner les autres malades; mais une vieille amie de ma mère s'y opposa énergiquement.

« — Non, il assistera à la procession... Il a fait ce voyage pour assister au passage du Saint-Sacrement, vous n'avez pas le droit de le priver de cette unique chance de salut. S'il meurt, je lui couvrirai le visage avec mon mouchoir...

« Quant à moi, j'étais privé de sentiment. J'ai gardé la seule sensation d'avoir vu, comme dans un rêve lointain, passer « quelque chose »... Des sons très confus arrivaient à mes oreilles... C'est tout, je le jure, je ne ressentais pas autre chose. Mais le Saint-Sacrement passe...

« Un ressort me galvanise, une seconde après, j'étais assis..., la seconde suivante, j'étais debout...

« Et j'étais si bien debout, que toujours sans savoir ce qui se passait, je me mis à suivre la proces-

sion... et que l'on dut me contraindre à rentrer dans mon linceul, à m'étendre sur ma civière... Pensez donc, j'étais déshabillé... »

Et Gargam ajoute plaisamment : « C'était bien la première fois de ma vie que j'avais l'occasion de me montrer en chemise devant cinquante mille personnes... Je prends l'engagement de ne plus recommencer... »

Il va seul, c'est-à-dire sans aide, au bureau des Constatations, cet homme qui n'avait plus ni muscles, ni jambes; qui, depuis vingt mois, n'avait pas fait un mouvement.

— Avec quoi êtes-vous venu ici, lui demandent les médecins — il y en avait soixante — assemblés dans le bureau des Constatations.

— Avec mes jambes..., répond Gargam.

— Mais vous n'en avez pas de jambes! Regardez, Messieurs, il appelle cela des jambes! Ce sont de véritables rouleaux de pâtissier!

Je n'insisterai pas sur les progrès de la guérison de Gargam. Ils furent rapides et constants, puisque, treize années après les événements, il nous est donné de contempler dans toute la plénitude de sa vigueur et de son énergie, un bel homme qui, logiquement, ne devrait plus être qu'un petit amas d'os et de poussière... Cet homme qui pourrait, s'il le voulait, vivre dans le calme et l'oisiveté, a consacré l'existence qui lui fut conservée miraculeusement à la glorification de la Puissance divine qui le sauva de la mort.

Il est « hospitalier » et brancardier à Lourdes, et dans l'intervalle des grands pèlerinages, il parcourt la France, le monde même, pour raconter son histoire.

C'est le voyageur de la Vierge...

Et tous ses récits se terminent invariablement par la même phrase, qu'il prononce avec une énergie vibrante d'amour et de reconnaissance :

— Et c'est ainsi que moi, épave vouée à la mort, je fut guéri en une seconde, le 21 août 1901, au passage du Très Saint-Sacrement...

HENRI DECHARBOGNE.

---

## Dédié au Professeur Dicksonn

Un de nos lecteurs, ayant toujours suivi Eusapia Paladino et très au courant de ses déplacements, nous écrit pour nous faire remarquer combien est invraisemblable la prétention du professeur Dicksonn, qui assure avoir surpris Eusapia Paladino en flagrant délit de supercherie, *dans un café de province où elle faisait une tournée scientifique*.

Jamais, nous dit notre correspondant, Eusapia n'a fait de tournées de ce genre. Lorsqu'elle venait en France, elle était immédiatement sollicitée par des sociétés psychiques, des savants, de riches particuliers et ceci moyennant des offres pécuniaires très élevées. Très capricieuse, il arrivait à Eusapia de décommander au dernier moment une séance qu'elle avait promise et où l'attendait un important cachet. Une foule de professionnels (faux médiums ou prestidigitateurs), opérant dans les cafés ou dans les cirques, ont pris ainsi les noms de Donato, Kardec, Eusapia Palladino (ou Eusapio Palladina), Lucy, sujet du Dr Charcot, et c'est vraisemblablement à une fausse Eusapia que M. Dicksonn a eu affaire. Il serait peut-être fort étonné s'il était mis un jour en présence de la vraie. Qui sait si lui-même n'a pas été plagié dans les mêmes circonstances et cela serait très flatteur, car c'est le meilleur signe de la renommée.

JACQUES VANEUSE.

---

## Le Merveilleux dans l'Histoire

# La pantoufle sanglante

### de Charles XI

Les journaux parlent d'une crise politique qui agite actuellement la Suède et cette crise grave rend à l'actualité la vision prophétique de Charles XI.

Un procès-verbal en bonne forme, revêtu de signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait psychique.

Charles XI, roi de Suède (1655-1697), était un homme éclairé, brave, d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme, Ulrique-Eléonore.

Depuis cet évènement, il devint taciturne et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne, il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte de Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là, il l'avait fait venir pour le consulter sur une légère indisposition.

Charles XI habitait l'ancien palais situé à la pointe

Ritterholm qui regarde le lac Mœler. C'est un grand bâtiment qui a la forme d'un fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités, et à peu près en face se trouvait la grande salle où s'assemblaient les états quand ils devaient recevoir quelque communication de la couronne.

Tout à coup le roi se lève pour voir les fenêtres de cette salle soudainement éclairées d'une vive lumière. Charles regarda ces fenêtres quelques temps sans parler :

« Je veux aller moi-même dans cette salle », dit-il.

Le concierge qui avait la charge des clefs était couché.

Baumgarten alla le réveiller et lui ordonna de la part du roi d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des états. Cet homme s'habilla à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dégagement à la salle des états ; le roi entra, mais quel fut son étonnement en voyant les murs tendus de noir.

Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie.

Le comte et le concierge le suivirent de près.

Le médecin Baumgarten était un peu en arrière.

« N'allez pas plus loin, Sire, s'écria le concierge ; sur mon âme, il y a de la sorcellerie là-dedans !

A cette heure, et depuis la mort de la reine... on dit qu'elle se promène dans la galerie... que Dieu nous protège !

— Entrons, dit le roi d'une voix ferme en s'arrêtant devant la porte de la grande salle ; il arracha la clef des mains du concierge et ouvrit l'épaisse porte de chêne.

Les trois compagnons, pressés par la curiosité plus forte que la peur, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'Etat siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient tellement les yeux, que des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant revêtu des insignes de la royauté. A sa droite un enfant, debout et la couronne sur la tête, tenait un sceptre à la main.

A gauche, un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône ; il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eût fait un royaume.

En face du trône plusieurs personnages d'un maintien grave et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table couverte de grands in-folio et de parchemins.

Entre le trône et la table, il y avait un billot couvert d'un crêpe noir et une hache reposait auprès.

Personne dans cette assemblée de fantômes n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée, ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés ; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva et frappa trois fois sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement et les mains derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchèrent la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, vêtu d'un justaucorps de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers s'arrêta au milieu de la salle devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang froid et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête, et la hache brilla dans l'air et retomba aussitôt avec bruit.

Un ruisseau de sang jaillit jusque sur l'estrade et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles XI, qu'elle teignit de sang. Jusqu'à ce moment, la surprise l'avait rendu muet ; mais à ce spectacle horrible sa langue se délia ; il fit quelques pas vers l'estrade, et s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule connue : « Si tu es de l'un, parle ; si tu es de l'autre, laisse-nous en paix ! »

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles, roi, ce sang ne coulera pas sous ton règne..... mais cinq règnes après ; malheur, malheur, au sang de Wasa ! » Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes, et ne semblaient déjà plus que des ombres coloriées. Bientôt elles disparurent tout à fait, les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent

plus que les vieilles tapisseries légèrement agitées par le vent. On entendit pendant quelque temps un bruit assez mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles. Tous furent du même avis sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher. tout avait disparu avec les fantômes ; seulement *la pantoufle de Charles XI conserva une tâche rouge* qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire. Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons, et la signa lui-même. Quelques précautions que l'on prît pour cacher le contenu de cette pièce au public, elle ne laissa pas bientôt d'être connue, même du vivant de Charles XI. Elle existe encore, et jusqu'à présent personne n'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable.

« Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout pour mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple. »

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III (29 mars 1792) et le jugement d'Anckarstroëm, son assassin, on retrouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette vision prophétique.

Le jeune homme décapité en présence des états aurait désigné Anckarstroëm. Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur Gustave-Adolphe IV (1792 à 1809). Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi après la déposition de son neveu, 1809.

On trouve cette chronique avec plus de détails dans le « Musée littéraire et historique », ouvrage d'histoire ancienne et moderne publié en 1841.

(L'horoscope de Gustave V (avèn. 8 déc. 1907), m'indique par la lune, popularité et l'influence de Jupiter présage que le roi de Suède triomphera des obstacles avec son parti).

RAOUL LARMIER.

---



# UNE LETTRE INÉDITE
# de Pigault-Lebrun

Nous devons à la bonne obligeance d'un ancien abonné de l'*Echo du Merveilleux*, la communication d'une lettre inédite de Pigault-Lebrun. On sait que Pigault-Lebrun était un écrivain français, né à Calais en 1753 et mort en 1835, qui est surtout connu comme auteur de romans écrits d'une plume légère :

Saint-Quentin, 4 août 1816.

MADAME,

Je me souviens très bien d'avoir plusieurs fois et longuement causé avec vous sur le magnétisme et vous avoir dit que mon opinion n'était formée ny pour ny contre. J'avais entendu parler avec éloge de l'ouvrage de M. de Leuze que je ne connaissais pas à mon arrivée icy. Et probablement la manière dont je me suis exprimé a picqué votre curiosité et vous m'avez demandé le titre du livre. J'avais oublié cette dernière particularité. Votre lettre étant toute magnétique, à l'exception pourtant d'une embrassade que vous voulez bien m'envoyer de 36 lieues, qui ne vous coûte pas cher et qui justifie, pour moi du moins, le vieil adage qui dit : *l'intention n'est pas réputée pour le fait* ; votre lettre, dis-je, me met sur un sujet dont je m'occupe assez régulièrement depuis un mois et dont j'ai touché quelques mots à ma femme et à M. Clerget. Je vous gardais mes grandes observations et mes sublimes aperçus pour les soirées d'hyver, où la pâle lueur des chandelles et le coin du feu prêtent tant au Merveilleux. Mais puisque nous y voilà, jasons.

Il y a icy un M. Aubriet, grand magnétiseur et faisant de cela son unique occupation, parce qu'il est riche et qu'il obtient facilement de grands effets. Il y a icy un petit garçon de 12 à 13 ans que les Russes ont pendu par les pieds pour lui faire dire ce qu'il ne savait pas et que la frayeur a rendu épileptique. Lorsque M. Aubriet a entrepris de le guérir, il tombait au moins une fois par jour, souvent deux et quelquefois trois. Ce petit pendu est connu de toute la ville, et quand M. Aubriet l'a entrepris, il était dans l'espèce d'idiotisme qui accompagne toujours cette maladie-là, ainsy pas de compérage à craindre de la part de l'enfant, pas d'apparence de charlatanisme de la part du magnétiseur, qui dépense pour faire des

essais, au lieu de gagner en magnétisant. Je me suis ait présenter chez lui, et j'ai été accueilli de manière à pouvoir y retourner tous les jours.

Déjà l'enfant n'avait plus d'attaques, il n'en a pas eu depuis, et hier son traitement a fini. Voilà pour l'utile ; mais cela ne doit pas vous suffire; sans doute vous voulez quelque prodige, et je vais vous en conter un sur mille.

Mercredi 31 juillet, à dix heures du matin, M. Aubriet a envoyé Emanuel à Paris, car vous saurez que MM. les somnambules ont la faculté d'aller partout sans changer de place. L'enfant est entré d'abord au jardin des plantes, qu'il a decrit végétalement et animalement avec beaucoup d'exactitude. Il est allé de là aux Thuileries, il est monté chez le Roi et il l'a vu déjeuner. Il était alors 10 heures et demie. En sortant des Thuileries, à onze heures, il a vu retirer avec un filet un homme mort de la rivière. Nous avons eu peine à comprendre d'abord s'il y avait un ou plusieurs noyés, parce qu'Emanuel s'exprima en patois et qu'il paraissait confondre les retirans et les retirés. J'ai été obligé de sortir en ce moment là, et le lendemain j'ai su que M. Aubriet l'avait ramené sur le ou les noyés et qu'il avait assuré qu'il n'y en avait qu'un, et qu'il avait des blessures à la tête. Ce retour ou cette explication d'Emanuel m'a été transmise par vingt témoins croyans ou non, car tout le monde est admis là. Jugez du bruit que l'on fait dans tout Saint-Quentin, lorsque la *Gazette de France* du lendemain a annoncé le fait. M. Aubriet avait offert devant moi de parier dix louis au profit de l'enfant qu'il disait vrai, et personne n'a osé tenir le pari. La *Gazette* dit qu'a trois heures on portait le mort à la morgue, quand sa femme, qui le cherchait depuis 8 jours l'a rencontré. Il peut se faire qu'on ne l'ait transporté qu'à cette heure, ou que le gazetier n'ait pas été exact dans son rapport. Moi, je parierais aussy que l'homme a été pêché à onze heures, et qu'il a été accroché par quelque filet, ce qu'il est facile de vérifier à la police par ceux qui voudront s'assurer de la vérité des détails qu'a donnés l'enfant.

Vous pensez bien, Madame, que je ne suis pas homme à rester témoin passif de ces belles choses là. L'émulation m'a gagné et mon Deleuze à la main, je me suis saisi d'une jeune, grande et belle fille qui se porte bien et qui riait de tout son cœur, ainsi que les assistants; et de mes gestes et de mon air négromancien. Elle a fini par succomber et je l'ai si bien endormie qu'à son réveil elle allait roulant de chaise en chaise. J'y avais mis une force morale si active que pendant quelques heures elle a conservé dans les jambes un engourdissement qui l'a dégoûtée du magnétisme. Elle n'en a plus voulu tâter.

J'ai entrepris de suite une demoiselle Bibiche, petite bonne, affligée de 15 ans, qui depuis 6 mois a ses amigdales durcies et squireuses. Pan, voilà Mlle Bibiche qui ferme les yeux et qui dort. L'appétit vient en mangeant ; la cuisinière de la maison où demeure Bibiche a depuis 8 mois un rhumatisme dans l'articulation de l'épaule gauche, et pan encore ? Voilà Mlle Marianne endormie.

Une jeune dame a une affection de poitrine très prononcée, je lui offre mes services, et je comptais bien me faire honneur de cette cure. La dame accepte ma proposition ? Le lendemain elle élude, le troisième jour elle refuse ; me voilà au désespoir, et je me félicite aujourd'hui, parce que le magnétisme me fatigue beaucoup physiquement et moralement, d'où je conclus, avec vraisemblance, qu'il existe un fluide qui se communique d'un individu à l'autre et que le magnétiseur perd ce que gagne le magnétisé. J'ai, d'après ce raisonnement, passé ma cuisinière à un autre sorcier, et je m'en tiens à ma Bibiche, que maintenant j'endors assise, debout et au commandement. Ce qu'il y a de de plus intéressant c'est que ses amigdales s'amollissent que la douleur diminue et que je crois la guérir.

J'ouvre tous les jours ma boutique à midy et j'ai aussy mes spectateurs. M. Aubiet ayant fermé hier, mon cercle s'aggrandira et je compte aujourd'huy sur une brillante compagnie.

Votre projet de magnétiser vous-même fera l'objet d'une autre lettre, où je vous parlerai raison sur une chose qui peut vous être nuisible. En attendant, si vous fattes quelques essais de curiosité, et *à quelques jours de distance*, modérez votre tête et éloignez tous les métaux de ceux que vous voudrez endormir. Il me reste de place que pour vous assurer, Madame, de mon sincère, invariable et respectueux attachement.

PIGAULT.

A Madame, Madame Arnoult, place du Cimetière Saint-André-des-Arts, Faubourg Saint-Germain à Paris.

(2 f.-in 4°. Lettre originale de Pigault-Lebrun.)

## L'ARTICLE DE M. ÉMILE BOIRAC
SUR
### « la Clairvoyance » et la Presse

L'article de notre éminent collaborateur M. Emile Boirac, devenu de circonstance par les télévisions de la somnambule de Nancy, a eu un grand retentissement. Un des plus importants journaux quotidiens, le *Journal des Débats*, dans son numéro du dimanche 15 février, consacre à son analyse une colonne entière sous ce titre : *La Métagnomie*. D'autre part, un certain nombre de lecteurs nous ont exprimé le désir de posséder cette étude sous la forme d'une brochure, susceptible de figurer dans une bibliothèque.

Pour faire droit à ces demandes, nous avons décidé de faire un tirage spécial de « La Clairvoyance », au prix de **0 fr. 75**. Ce sera le modeste début d'une collection d'intéressants ouvrages que nous espérons pouvoir éditer sous le titre de « Collection de l'*Echo du Merveilleux* ».

Les demandes et les souscriptions doivent être adressées à M. Tancrède, éditeur, 15, rue de Verneuil.

*Note.* — M. E. Boirac prie celui de nos abonnés qui lui a écrit au sujet de l'article sur la « Clairvoyance », de bien vouloir lui rappeler son nom et son adresse. Il recevra avec reconnaissance toutes communications annoncées.

---

# Autour du Livre de Mme J.-A. Bisson

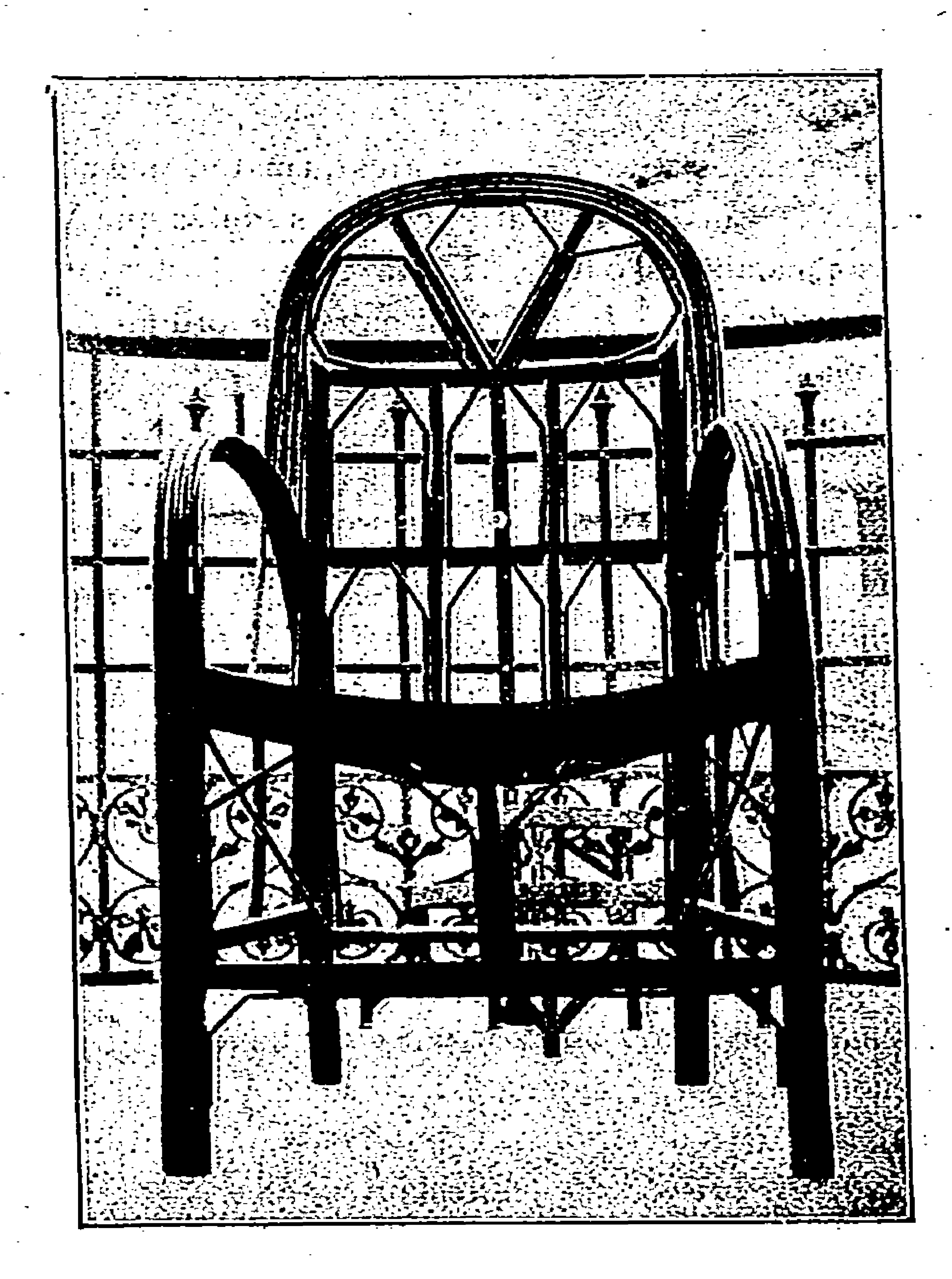
## Réponse à nos objections.

Une personnalité de l'entourage de Mme Bisson et qui a assisté à plusieurs séances de matérialisation, très émue par nos critiques qui ne lui paraissent pas fondées, nous adresse la réfutation suivante de chacune de nos objections :

« 1° Les photographies ne sont « truquées » que par *ceux* qui ont publié les ressemblances (ou soi-disant telles). Si vous poussez l'étude des photographies du livre, comparées aux gravures du *Miroir*, pas un point n'est absolument identique.

2° Les mains, visages, etc... manquent souvent (pas toujours) de relief — sur les photographies — mais ce dont vous ne parlez pas, c'est que ces mains sont tangibles, qu'elles sont vues, qu'elles sont formées et qu'elles viennent toucher les assistants. Personne ne sait quel rôle joue l'éclair brusque du magnésium et si cet éclair n'est pas, presque toujours, responsable de l'impression de platitude que donnent certaines apparitions.

3° Le cabinet noir n'a rien d'inquiétant. Il repose le médium qui ne pourrait supporter, sans ce cabinet, la lumière forte que nous lui imposons. Les mains du sujet restant, depuis deux années, constamment en évidence, jusqu'à la fin de la séance, le cabinet noir ne joue aucun rôle nuisible.



LE FAUTEUIL

4° Le médium est en somnambulisme et reste en communion avec les assistants, sauf aux moments où il est brutalement pris par les phénomènes. Il subit un tel contrôle qu'il en garde la hantise étant en trance et que, souvent, il propose de regarder encore, pendant la séance.

5° Les « forces » sont intelligentes, il est facile de s'en rendre compte. Il y a mélange, en quelque sorte, entre les « forces » proprement dites, l'inconscient des assistants et l'inconscient du médium.

6° Il est naturel que les matérialisations se produisent plus facilement avec Mme Bisson. Le contraire seul serait surprenant puisqu'elle vit avec le médium et que chaque soir il est endormi par elle.

7° Il est également connu qu'un changement de cabinet médiumnique arrête parfois un peu les phéno-

mènes. Il faut refaire l'ambiance ; le médium doit prendre contact avec la nouvelle maison.

8° Il est aussi établi que le bruit d'une sonnerie électrique réveille un sujet légèrement endormi. L'étai du médium à matérialisation n'est pas celui observé dans le sommeil hypnotique proprement dit.

9° La séance du 9 août est parfaitement explicable pour ceux qui y ont assisté. On ne peut pas faire des suppositions à la Dicksonn. N'avez-vous pas lu : 1° quel contrôle était subi par le médium ; 2° que cette séance avait eu lieu à minuit ? »

Je m'incline devant les raisons données par mon honorable correspondant et je souhaite que Mme Bisson nous étonne par de nouveaux prodiges.

## Le fauteuil

Mlle Barklay poursuivant la série de ses découvertes dont l'intérêt se répartit habilement dans chaque numéro de *Psychic Magazine* à la manière des tranches d'un roman feuilleton, nous révèle enfin la cachette mystérieuse du médium Eva. Cette prétendue cachette était depuis longtemps le secret de polichinelle et nous l'avions dévoilée avant la lettre dans le dernier numéro de l'*Écho*.

Donc, d'après Mlle Backlay, c'est dans les propices replis d'une étoffe entourant les bords du fauteuil que Mlle Eva recèle ses accessoires.

Cette ingénieuse explication a un grave défaut, c'est que depuis un certain temps déjà, l'étoffe en question a été enlevée du fauteuil et que les phénomènes se produisent toujours. Il faudra donc chercher autre chose. Cette étoffe avait d'ailleurs sa raison d'être ; elle avait pour but d'atténuer les points brillants que la lumière aurait fait naître sur les courbes vernies du bois.

Nous avons vu ce fauteuil ; il a un grand air d'honnêteté et ne se prête pas à la moindre supercherie. Y cacher des étoffes ou du papier ou toute autre chose serait à la vérité un prodige d'un intérêt presque égal à celui des matérialisations elles-mêmes.

Au cours de la visite que je lui ai faite, Mme Bisson a bien voulu, avec une très grande obligeance, me permettre de voir les photographies *stéréoscopiques* des matérialisations et, s'il était permis à tout le monde de les examiner sous cet aspect, la foi que nous avons en leur réalité ne pourrait qu'être accrue. C'est ainsi que le personnage ressemblant à Ferdinand de Bulgarie y apparaît énorme, beaucoup plus grand et large que le médium lui-même et à une distance *d'au moins un mètre derrière* lui. Comment serait-il possible à Mlle Eva de manœuvrer un pareil pantin ?

R. FARAL.

# Les remèdes divins pour l'âme et le corps

Tel est le titre du nouveau livre que le grand guérisseur A. Saltzmann vient de faire paraître ; livre digne de cet homme simple et bon qui guérit au nom du Christ, par l'imposition des mains et surtout par l'inébranlable foi qu'il a mise dans les paroles du Maître : *tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous sera accordé.*

Saltzmann n'accepte aucun honoraire, seulement les malades doivent prendre l'engagement de faire eux-mêmes une aumône, après leur guérison.

Saltzmann n'a pas une religion à lui, comme un autre thaumaturge célèbre qui vient de mourir. Il reporte tout au Christ; il est un instrument, un intermédiaire, et je crois qu'il est bien près d'aimer son prochain comme lui-même, selon la recommandation divine.

*Les remèdes divins pour l'âme et le corps* est un livre de charité et d'amour.

L'abbé J.-A. Petit écrit dans la préface, à son cher frère et ami Saltzmann : « Votre livre a une saveur particulière qui captive, et ce serait le mutiler que de vouloir l'arranger à la mode du jour. Il est parfait en son genre. Il a fait du bien, et il en fera toujours, non seulement pour le corps, mais aussi et surtout pour l'âme. Vous êtes un apôtre dans votre genre.

« Sans citer le mot, vous avez poussé vos lecteurs vers le plus sublime des actes religieux : la communion spirituelle. »

Le premier chapitre : *Conseils à une âme souffrante*, est une sorte de viatique.

Voici quelques-unes des pensées qu'il renferme :

« Pour être heureux dans le monde, il faut chercher la misère d'autrui et la soulager, car en voyant les souffrances des autres, on oublie les siennes.

« Surtout ne te décourage jamais; le succès ne vient qu'après l'effort. Et si, sans te lasser, tu accomplis avec sécurité ta besogne quotidienne, tu arriveras sûrement au but poursuivi...

« N'aie pas de défaillance, car tes impatiences et tes découragements retardent ton avancement...

« La Prière est le levier qui soulève les difficultés.

« Elle est aussi efficace que le soleil qui mûrit les moissons. »

Et que de choses belles encore dans les chapitres suivants : Pour souffrir le présent, regarde l'avenir ! — Les puissances de l'âme; Donner, aimer, etc., etc.,

Une très intéressante partie du livre est consacrée à la théothaumaturgie; et une autre donne les principaux articles de journaux mentionnant les cures merveilleuses obtenues par A. Saltzmann. Par lui, les aveugles voient les sourds entendent, les paralytiques marchent...

Un portrait du célèbre thaumaturge illustre le livre,

ainsi que celui de Jésus, le divin Maître, tête idéale, incarnation de beauté, de douceur, de bonté, reproduite d'après une vision.

*Les Remèdes Divins pour l'âme et le corps* sont en vente chez l'auteur : M. A. Saltzmann, 3, rue Francisque-Sarcey, Paris 16e au prix de 3 fr. 50.

Mme Louis MAURECY.

## LES TALISMANS

### *Notre enquête sur la Gemme Astel*

Nous avons demandé à nos lecteurs, dans notre dernier numéro, de bien vouloir nous envoyer leurs remarques sur la Gemme Astel. Le courrier que nous avons reçu à ce sujet a été très nombreux, particulièrement intéressant.

Nos confrères de la Presse occulte ont bien voulu, eux aussi, nous faire part de leurs observations que nous publions aujourd'hui.

M. Ducasse Harispe, directeur des *Annales du Progrès*, écrit :

« Si le bijou fétiche dont il est question a réellement le pouvoir qu'on lui attribue et que paraissent confirmer des attestations désintéressées, nous ne pouvons que le recommander à tous ceux qui recherchent la santé, la richesse, le bonheur.

« Si l'on a une arrière-pensée de doute sur le pouvoir inconnu des fétiches qui ont cependant retenu l'attention de génies indiscutés tels que Napoléon le Grand et Victor Hugo, qu'on soumette le talisman à l'épreuve, et qu'on porte sur cette pierre extraordinaire un jugement personnel basé sur l'observation et l'examen.

« Ces émanations d'un fluide *subtil* et *vivant*, irradiant à travers les corps et l'espace, pouvaient paraître mystérieuses dans les âges passés.

» La science moderne, habituée aux merveilles des Rayons X et des ondes hertziennes, accueille avec intérêt les hypothèses les plus hardies, les conceptions les plus déconcertantes, et ne rejette rien *à priori*. Le champ de l'inconnu est si vaste! La science la plus encyclopédique, celle qui a fait le tour des connaissances humaines, n'a effleuré qu'une minime partie des problèmes offerts à son investigation.

« Le mystère nous enveloppe de toutes parts. Seuls quelques rayons de soleil de vérité éclairant la nuit de notre ignorance. Ne prononçons pas des arrêts ; cherchons à pénétrer le secret de l'Inconnu troublant. »

D'un autre côté, voici l'opinion du professeur Donato, fondateur de *La Vie mystérieuse* :

« La *Gemme Astel* semble posséder, à elle seule, toutes les qualités spéciales au talisman mixte : forces occultes et magnétiques, radio-activité certaine (elle fait tourner les girateurs Tromelin), propriétés physico-chimiques, vertus curatives. C'est un concert de louanges parmi les milliers de personnes qui possèdent un des bijoux sertis de la mystérieuse Gemme.

« Tient-elle seulement son pouvoir de la tradition respectée? Est-elle magique par les caractères qui s'y gravent? Où encore le savant qui l'a découverte est-il, à son insu, un magnétiseur puissant, capable d'infuser à la pierre des fluides radio-actifs?

« J'avoue mon ignorance à ce sujet. Je me contente d'observer les résultats qui déroutent l'esprit. Ce que je peux affimer, c'est que je continue à étudier le problème des talismans, et que je ne désespère pas d'arriver un jour à trouver la clef du mystère.

« En attendant, je porte la Gemme Astel — comme tout le monde. »

Dans notre prochain numéro, nous ferons connaître l'opinion de Mme Andrée de Gagny, qui a plusieurs preuves personnelles à nous citer, des pouvoirs magiques de la Gemme découverte par M. Biennier. — M. Biennier, 15, rue des Gras, à Clermont-Ferrand.

## Memento bibliographique

*Ch. Guignebert.* — Le problème de Jésus. 1 vol. in-18, 192 pages ........ 1 50

*Abbé H. Breuil, Dr H. Obermaier et H. Alcade del Rio.* — Peintures et gravures murales des cavernes paléolitiques. La Pasiega à Puente-Viergo, Santander (Espagne), in-4° ........ 30 »

*Narcisse Muniz.* — Etude de positivisme métaphysique. Problèmes de la vie (597 pages), in-8° .. 10 50

*Ed. de Perrot.* — La Bible et le ciel étoilé, in-12. 4 50

*Prof. H. Bernheim.* — L'Aphasie, conception psychologique et clinique, in-18 ........ 2 »

*Dr Ch. Blondel.* — La Conscience morbide, essai de psychopathologie générale, in-8° ........ 6 »

*J. Ingenieros.* — Principes de psychologie biologique, trad. par R. Delpeuch, in-8° ........ 7 50

*Lotus Péralté.* — L'ésotérisme de Parsifal. L'ésotérisme de la vieille légende celtique du cycle d'Artus, suivis d'une traduction littérale du Parsifal de Richard Wagner, in-16 ........ 3 50

*Teder et Dr Papus.* — Rituel de l'ordre martiniste, in-18 ........ 12 »

*Albert Gayet.* — Ce que racontent les momies d'Antinoë. Le roman de Claude d'Antioche, in-16 ........ 3 50

*André Pillet.* — Recherches faites en Allemagne sur l'horloger Charles-Guillaume Naundorff, prétendu fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. T. II. Ses antécédents devant le tribunal, in-8° ........ 2 50

*Salomon.* — Etoiles magiques à 8, 16 et 20 branches et rosaces hypermagiques, in-8° ........ 1 50